



© GBAUD/NADA

Traumatismes et attentats : l'école exposée

Comment parler des attentats avec les élèves ? Cette question était dans toutes les têtes les 14 et 15 novembre 2015. Le site national du SNUipp a connu un de ses plus grands pics de fréquentation après la mise en ligne de documents d'aide. De son côté, Hélène Romano, psychothérapeute, a publié un ouvrage destiné aux enfants pour accompagner les parents et les enseignants dans cette démarche. Car « après l'orage » il faut trouver la manière et les mots pour en parler.

Apprendre à se protéger

Dès le mois d'avril dernier l'équipe pédagogique de la maternelle Marcel Pagnol à Cannes la Bocca dans les Alpes-Maritimes a réfléchi à la conduite à tenir dans le cas d'une intrusion à l'école. Au lendemain des attentats du 13 novembre la consigne avait été donnée de mettre en place cet exercice avant la fin de l'année scolaire. Des exercices qui ont parfois défrayé la chronique comme dans cette commune de Savoie où le Maire avait eu la bonne idée de se déguiser en... faux terroriste avec un bonnet sur la tête ! Rien de tout cela dans l'école cannoise dirigée par Franck Brock. Bien au contraire, « nous avons capitalisé sur la confiance que les enfants ont dans leur maîtresse » au cours d'exercices qui ont été introduits progressivement par l'équipe. Ainsi les enfants ont d'abord appris à

la suite d'un signal visuel de leur enseignante à se regrouper en silence autour d'elle. « *Et petit à petit nous avons mis en place l'exercice d'évacuation, car dans la configuration de notre école il n'y a pas moyen de se calfeutrer et il nous faut plutôt chercher à fuir* ». À partir d'ouvrages de la littérature de jeunesse chaque enseignant a engagé la discussion avec ses élèves sur les manières de se protéger lorsqu'on n'est pas en sécurité. Plus tard le sifflet a donné le signal de cesser toute activité, de se regrouper autour de la maîtresse avant de fuir. « *Mais de fuir vraiment* », explique Franck. « *On les a fait courir, on n'était pas en promenade* ». L'an dernier ça s'est vraiment bien passé, mais pour cette année le directeur est plus inquiet. « *On est en début d'année et les petites sections n'ont pas encore pris complètement leurs marques dans l'école.* »



© MIRA / ANA

« L'enfant qui vit un trauma n'est pas condamné à rester dedans »

HÉLÈNE ROMANO

Hélène Romano est docteure en psychopathologie, psychothérapeute. Elle est experte auprès des tribunaux, chercheuse et formatrice. Elle intervient pour des formations auprès des professionnels de l'Éducation nationale (harcèlement, maltraitance, cellule de crise, deuil à l'école). Derniers ouvrages parus : Après l'orage, Comment parler des attentats avec les enfants ? (Courtes et longues, Paris 2016), Pour une école bienveillante, prévention des risques psycho-socio-scolaires (Dunod, Paris 2016), Accompagner le deuil en situation traumatique (Dunod, Paris 2015).

Pourquoi avez-vous ressenti le besoin de vous adresser aux enfants « après l'orage » ?

HR. Suite aux attentats, j'ai été très sollicitée. L'idée de cet album est née de la demande de nombreux professionnels de terrain et de parents notamment des X^e et XI^e arrondissements de Paris où avaient eu lieu les attentats. Une grande différence existe entre l'après Charlie et les événements du 13 novembre 2015 au Bataclan. Avec des milliers de personnes impliquées, dont 56 orphelins, les gens se sont sentis plus concernés et le besoin de parler a été plus grand. Le livre reste un bon objet de médiation qui permet aux enfants d'accéder à la parole. La métaphore de l'orage permet d'expliquer à l'enfant qui vit un trauma qu'il n'est pas condamné à rester dedans. Il y a toujours un « après l'orage ». Les mots, les propos sont des paroles d'enfants et des questions de parents. C'est un objet transitionnel conçu pour être utilisé avec les enfants. L'illustratrice, Adolie Day, a elle-même été concernée par les attentats alors qu'elle était en séjour à Paris.

Avez-vous des conseils pour les équipes d'écoles qui doivent mettre en place des alertes attentats ?

HR. Israël a été le premier pays à mettre en place des exercices « risque-attentat ». C'est une société qui est malheureusement en

avance sur cette question, on s'est servi de leur expérience. S'il faut le faire dans nos écoles parce qu'il y a un risque, il faut réussir à ne pas ajouter du stress.

Ces exercices nécessitent de parler des attentats avec des propos

« La résilience collective n'a de sens que si elle s'inscrit dans l'histoire de chacun et permet de mobiliser les ressources individuelles. »

simples qui ne masquent pas la vérité : « Il y a des gens qui veulent faire du mal », « On veut se protéger » « ce n'est pas parce qu'on fait un exercice que ça arrive ». La présentation du risque incendie est un bon modèle. On apprend à se protéger, pourtant il est extrêmement rare qu'il y ait le feu. L'école doit rester un lieu où l'on se sent en sécurité. On peut en profiter pour que les enfants réapprennent la solidarité collective. Il faut pouvoir compter les uns sur les autres, aider son copain à avoir moins peur.

Il est normal que les enseignants soient inquiets. Cela oblige à gérer son stress, sinon les enfants vont le percevoir. Il faut se préparer à la peur et aux pleurs de certains enfants et réfléchir à ce que l'on peut faire et proposer des exercices de réassurance par exemple. Quand on est confiné pendant des

heures, il faut s'occuper et ne pas rester passif. Les enseignants ont toutes les qualités pour y arriver mais il est essentiel qu'ils apprennent à prendre soin d'eux en contexte de stress pour rester disponibles pour leurs élèves.

Comment faut-il s'y prendre lorsqu'un événement traumatique se produit ?

HR. Suite aux attentats il y a eu de nombreuses mobilisations dans les écoles. Thierry Baubet* et moi avons « protocolisé » en France les interventions pour les enfants en particulier en milieu scolaire. Nos recommandations s'appuient sur nos travaux de recherches et notre pratique qui nous permettent de savoir aujourd'hui ce qui est bénéfique pour les élèves et les adultes et ce qui les survictimise. Nous savons ainsi qu'il est très important que l'annonce de l'événement traumatique soit faite par quelqu'un qui est dépositaire d'une autorité et d'éviter ensuite les groupes de parole en classe entière. Trop d'émotions sont soulevées dans ces moments-là et peuvent s'avérer hautement « traumatogènes ». Tous les enfants n'ont pas forcément envie de parler tous ensemble, tous n'ont pas le même lien avec l'événement. S'il y a un besoin d'un groupe de parole, suite à l'observation d'élèves qui présentent des troubles importants, il doit être institué dans un autre lieu que

celui de la classe et dans un groupe restreint.

Dans des écoles niçoises des débats ont lieu sur l'utilité d'un moment mémoriel suite aux événements du 14 juillet. Qu'en pensez-vous ?

HR. Lors des attentats de novembre à Paris et du 14 juillet à Nice, des enfants et des enseignants sont morts. Des écoles ont été inévitablement impactées. Pouvoir proposer des commémorations apparaît important, mais les imposer pourrait être plus blessant que bénéfique pour certains impliqués. La résilience collective n'a de sens que si elle s'inscrit dans l'histoire de chacun et permet de mobiliser les ressources individuelles. Suite aux attentats de Charlie, plusieurs enfants se sont

« Le livre reste un bon objet de médiation qui permet aux enfants d'accéder à la parole. »

trouvés orphelins. Certains établissements ont voulu marquer leur attention aux jeunes endeuillés avec des cérémonies. Dans la majorité des cas les jeunes l'ont mal vécu, avec l'impression qu'on leur « volait leur deuil » et qu'ils se trouvaient « héros malgré eux ».

PROPOS RECUEILLIS PAR LAURENT BERNARDI

*Le professeur Thierry Baubet, pilote la cellule d'urgence médico-psychologique (CUMP) de Seine-Saint-Denis créée en 1997 après la vague d'attentats terroristes à Paris.

